

## Compte rendu de notre sortie estivale du 19 août 2016 dans le pays de Puisaye-Forterre

« La maison était grande, coiffée d'un grenier haut. La pente raide de la rue obligeait les écuries et les remises, les poulaillers, la buanderie, la laiterie, à se blottir en contre-bas tout autour d'une cour fermée.

...La façade principale, sur la rue de l'Hospice, était une façade à perron double, noircie, à grandes fenêtres et sans grâces, une maison bourgeoise de vieux village, mais la roide pente de la rue bousculait un peu sa gravité, et son perron boitait, quatre marches d'un côté, six de l'autre.

...Le Jardin-du-Haut commandait un Jardin-du-Bas, potager resserré et chaud, consacré à l'aubergine et au piment, où l'odeur du feuillage de la tomate se mêlait, en juillet, au parfum de l'abricot mûri sur espaliers... »



Qui peut mieux que Colette, avec ses propres mots, dans *La Maison de Claudine*, nous décrire en 1922 la maison de son enfance dans le village de Saint Sauveur en Puisaye ?

C'est grâce à nos trois guides (les pièces sont petites d'où des visites en petit groupes !) dont Frédéric Maget le directeur de la Maison Colette que nous avons eu la chance de véritablement rentrer dans cet intérieur de la fin du XIXème.

Cette maison a été mise dernièrement en vente (en 2010) et a pu être rachetée grâce à la mobilisation des « Amis de Colette » dont le président était déjà Frédéric Maget.

C'est alors qu'une lourde campagne de restauration ou plutôt de « restitution des intérieurs tels que les a connus Colette avec une volonté de dé-muséifier » a pu commencer. Depuis son ouverture, début mai 2016, sept mille visiteurs ont déjà franchi son perron !



Grâce aux écrits de Colette qui décrit très précisément par exemple le bureau de son père, ou aux trouvailles pendant les travaux, derrière un miroir un reste du papier peint aux bleuets qui a permis de le refaire suivant les techniques employées à l'époque !, la restitution est fidèle et touchante. Nous avons tous (enfants comme adultes) été sous le charme de nos guides et avons apprécié la qualité de leurs explications...Les photos de l'intérieur étant interdites, le mieux est d'aller se rendre compte sur place !

Nous sommes remontés ensuite vers le Musée Colette inauguré en 1995 dans le château de Saint Sauveur qui appartient à la commune ; sa maire Dominique Vérien nous a conduit au pied de la Tour Sarrasine en traversant la vinée. Nous nous sommes tous interrogés sur le nom de ce donjon de forme ovoïde car nous étions tous persuadés que les Sarrasins avaient été stoppés à Poitiers et n'étaient jamais passés par la Bourgogne. En réalité d'après le « Guide pittoresque du voyageur en France par une Société de gens de lettres, de géographes et d'artistes » paru en 1838 la présence de Sarrasins est attestée dans l'Yonne dans les villes de Sens, Auxerre, Avallon et Vézelay !



Nous avons pu aussi découvrir la vue splendide des remparts sur les toits de la ville et y observer les nombreux jardins invisibles des rues !

Pour en revenir au musée Colette, c'est sa fille, Colette de Jouvenel qui, dès les années soixante, entreprend d'édifier un musée dédié à sa mère, mais elle meurt en 1981... Ses héritiers feront une donation à la commune du fonds Colette avec comme condition la création d'un musée et d'un centre de documentation.

C'est un musée d'impressions d'où l'âme de Colette émane de ses nombreuses photographies, de ses collections de boules de verre et de papillons ainsi que de la reconstitution de son salon et de sa chambre de l'appartement du Palais Royal.

Il ne nous reste plus qu'à nous replonger dans les livres de Colette pour, comme elle aimait à le dire : « prendre le chemin du retour, c'est tendre vers l'achever ».

Il n'était que temps de quitter Saint Sauveur et prendre la direction de Sainpuits et nous diriger vers le château des Barres pour notre étape déjeuner , en passant par les villages de Sainte Colombe et de Perreuse particulièrement pittoresques .

Le Comte Charles de Couëssin nous y attendait, il nous en a brossé un rapide historique du château avant de nous montrer La Chapelle dédiée à Saint Roch, décorée à la fin du XIXème, avec des peintures murales en grisaille scandées par des architectures de volutes en trompe l'œil.



Le château actuel des Barres, d'une belle ordonnance classique, a été construit en 1777, sur l'emplacement d'une demeure plus ancienne dont les traces subsistent. Il a été modifié par Claude-Etienne Chaillou des Barres (1784-1857), intendant de Basse-Silésie, préfet, écrivain, librettiste, fondateur et premier président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, ami du roi Frédéric II de Prusse, ainsi que par son gendre, le Baron du Halvet . Ils aménagèrent une bibliothèque, reconstruisirent une aile reliant le château à la bibliothèque, édifièrent une chapelle funéraire et aménagèrent le parc.

Nous avons déjeuné ensuite de manière fort agréable devant la perspective réaménagée par le grand paysagiste français Achille Duchêne, au début du XIXème siècle, pour revenir à une tradition plus classique...celle de Versailles et de Lenôtre. A 14h30 nous quitions à regret cette halte bienfaisante pour nous rendre au château de Druyes les Belles Fontaines.

Le président des « Amis du château de Druyes », Monsieur Félix Moreau, nous attendait devant la maquette du château pour nous en expliquer l'historique, avant de le parcourir et d'aller admirer la vue sur le village d'en bas et ses environs.



Depuis l'origine, Druyes occupe une place singulière puisqu'il appartient en bien propre au Comte de Nevers et ne dépend pas de l'évêque d'Auxerre dont le pouvoir s'étend pourtant sur le reste de la contrée. A la fin du XIIème siècle le château est cité comme l'une des résidences habituelles de Pierre II de Courtenay (petit fils de Louis VI le Gros), Comte de Nevers (il avait épousé Agnès de Nevers), d'Auxerre et de Tonnerre.

En 1199 le Comte doit faire face à la révolte d'Hervé, Baron de Donzy. Il est battu et fait prisonnier. Pour retrouver la liberté, il doit donner sa fille Mathilde, dite Mahaut, en mariage à Hervé et lui céder le comté de Nevers et certains fiefs auxerrois, dont Druyes. Mathilde y vient régulièrement et elle est très populaire en raison de ses libéralités : elle affranchit les habitants et marque ainsi la naissance de leur commune. Sa succession est difficile, elle a trois filles et c'est Yolande, l'aînée qui hérite de Druyes. Après la mort de celle-ci Druyes perd son statut de résidence princière. Le château n'abrite plus qu'un capitaine et une garnison chargés

de la défense, et l'entretien en pâtit fortement. Puis par voie de succession la bannière du duc de Bourgogne y flottera désormais.

Le dernier duc de Nivernais, Louis-Jules Mancini-Mazarini, vend la châtelainie de Druyes à Louis de Damas, marquis d'Anlezy, en 1738. Les Damas ne sont pas alors des nouveaux-venus sur place puisque dès 1559, Jean de Damas, était devenu « Vicomte de Druyes » par son mariage avec Edmée de Crux, héritière d'une seigneurie particulière qui jouxtait les possessions duciales. Tandis que le vieux château restait la propriété des comtes, les Damas faisaient construire à proximité un château "moderne" (XVII<sup>ème</sup>). Au siècle suivant, ils reçurent le titre de "marquis d'Anlezy". Le dernier d'entre eux, François, dépensa sans compter pour aménager son château de Druyes, le parc et les jardins, et mourut couvert de dettes.

Ses neveux et héritiers furent considérés comme émigrés en 1792, et tous les biens furent mis en vente. En 1795, n'ayant pas trouvé d'acquéreur, les deux châteaux sont vendus en lots pour la démolition. Le château des comtes de Nevers est ainsi décrit :

*« Ancien château entouré de murs et tours, se composant d'une vieille chapelle servant ci-devant de pressoir, grandes écuries à chevaux, une prison, plusieurs remises, grande cave, grenier dessus et cour devant, ensemble et enclos remplis de roches, compris les matériaux de tous les bâtiments, les arbres complantés dans l'étendue de l'enclos, la tour où est l'horloge, y compris la-dite horloge. »*

Le château "moderne" est alors entièrement démoli, tandis que la vieille forteresse échappe à ce triste sort, peut-être en raison de l'épaisseur de ses murailles qui rebutent les vandales. Les différents propriétaires ne s'occupèrent plus de son entretien après la Révolution et le château subit alors les ravages du temps.

A partir de 1958 commença une période de restauration, et le propriétaire actuel a entrepris de remettre en état autant que possible les murailles Est et Sud. Une galerie romane se devine avec 8 ouvertures en plein cintre, fenêtres géminées qui comportaient une colonnette axiale avec chapiteau sculpté. Ces travaux ont permis de mettre à jour deux coussièges (bancs en pierre perpendiculaires à une fenêtre qui permettaient de coudre un ouvrage ou de lire à la lumière du jour).

Finalement grâce au fait qu'il a été abandonné longtemps et a ainsi évité des remaniements, cette forteresse est restée le rare témoin d'un château-cour (ou château Philippe Auguste), aux plans géométriques réguliers (carré parfait de 52 m) avec cour centrale sans donjon.

Nous avons pu monter les étages de la tour porche qui contrôlait le levage de la herse, les assommoirs, l'accès au chemin de ronde et les meurtrières...et accéder à la terrasse à l'air libre. Un magnifique panorama à 360° nous a permis de comprendre l'aspect terriblement défensif de cette place forte à l'époque...et d'admirer le village haut très bien conservé.

Nous sommes alors descendus, avons admiré au passage, le lavoir classé (à la charpente semi-circulaire dont les planches chevillées sont toutes identiques, technique à la Philibert Delorme qui permet de ne transmettre aucune poussée aux murs) et l'église romane avec son chevet typique.

Enfin nous nous sommes retrouvés au pied du château près du "lac", ancien bief d'un moulin disparu, bordé d'un pré avec guinguette, espace merveilleux auprès des sources pour boire le verre de l'amitié.

Le bureau, 26 septembre 2016

